

## LA PROBLÉMATIQUE HOMMES–FEMMES, LE CONFLIT ARMÉ ET LA VIOLENCE POLITIQUE

Document d'information préparé par Cynthia Cockburn

### Préface

#### **La problématique hommes–femmes : un phénomène visible mais qui passe souvent inaperçu**

Durant la semaine d'avril 1999 pendant laquelle j'ai préparé ce document, deux exemples de violence armée ont retenu l'attention des médias, deux situations à des échelles totalement différentes. Je pense au microconflit qui a abouti au massacre de douze élèves et d'un enseignant à l'école secondaire Columbine à Denver, au Colorado (É.-U.), et au macroconflit dans les Balkans où les agressions ethniques contre les Albanais du Kosovo par le régime yougoslave ont provoqué un violent bombardement de ce pays par les forces de l'OTAN.

Une fusillade opportuniste dramatique dans une école de banlieue dans un pays riche qui se considère comme une démocratie – voilà qui, à première vue, ne correspondrait pas à la description générale du « conflit armé », ni à celle de « violence politique ». Cela dépend toutefois de la façon d'envisager les notions de conflit et de politique. Les reportages des médias nous ont appris, après le massacre des élèves, que l'école secondaire Columbine était en fait un monde micropolitique composé de groupes marginaux différenciés en situation de conflit grave, et que les jeunes gens qui se sont livrés à la tuerie l'ont fait à titre de membres de l'un de ces groupes, terrorisant des gens qu'ils voyaient comme « différents », comme « autres ». Les groupes marginaux n'étaient pas du tout dissociés des cultures et des mouvements plus larges qui se retrouvent dans la société américaine. Les armes entreposées dans le garage familial ont été fabriquées par l'industrie des armements qui approvisionne les arsenaux de la US Air Force et du gouvernement yougoslave.

Dans toutes les pages d'analyse écrites sur le massacre des élèves, la problématique des sexes était à la fois visible et absente (et je suis d'avis que c'est généralement le cas). Le reportage spécial de *Newsweek* à ce sujet en est un exemple. Le magazine a signalé, évidemment, que les tueurs étaient des garçons. On s'attendait bien sûr à cela, on le tenait même pour acquis, car lorsque la police est arrivée et qu'elle a libéré les survivants, « tous les élèves *de sexe masculin* ont été fouillés et traités comme suspects » (*Newsweek*, 2 mai 1999, p. 76, l'italique est de moi).

Lorsque, dans le reportage spécial de *Newsweek*, on a analysé les risques que courait un individu d'en venir à se livrer à ce genre de violence, on a déclaré de façon typique que « le fait de présenter l'un des facteurs de risque suivants doublait la probabilité qu'un *garçon* devienne un meurtrier : être issu d'une famille ayant des antécédents de violence criminelle, être victime d'abus, appartenir à une bande, faire abus de drogues ou

d'alcool » (p. 82, l'italique est de moi). Les auteurs du reportage n'ont pas formulé leur analyse, comme on aurait pu le faire, en fonction « des facteurs de risque qui augmentent les probabilités qu'un *individu* devienne un meurtrier ». Si les auteurs avaient choisi cette approche, ils se seraient sans doute sentis obligés d'inclure *être un garçon* parmi les facteurs très importants. Être de sexe masculin augmente de beaucoup les risques de devenir un tueur.

Par ailleurs, une telle analyse reposant sur la problématique hommes-femmes [ou sexospécificité] aurait produit non seulement cette statistique sur la différenciation des sexes, mais aussi un *lien*, ce qui est encore plus important. Elle aurait mis en évidence le fait qu'il existait à l'école Columbine au moins deux groupes marginaux masculins engagés dans des rapports mutuellement destructeurs. Il y avait une masculinité dominante représentée par les jeunes gens sportifs (les « jocks »), et une masculinité dépréciée et aliénée chez le groupe minoritaire méprisé que les « jocks » surnommaient de manière insultante « la mafia aux impers ». C'est ce rapport qui a incité les jeunes gens du groupe des rejetés à tuer et à mourir. Une analyse des rapports entre les sexes aurait alors fait ressortir les dangers inhérents à certaines cultures masculines tout autant qu'une analyse conventionnelle l'a fait au sujet des dangers inhérents à l'accès aux armes. L'analyse aurait sans doute fait ressortir aussi un rapport entre les deux facteurs.

Je suggère que si nous étions plus sensibles aux réalités quotidiennes des rapports entre les sexes, exprimées par l'intimidation et l'exclusion, par une fascination pour les armes, et par la manière dont ces choses sont couramment représentées (car l'indifférence face aux rapports entre les sexes est en soi un type de rapport entre les sexes), nous aurions de meilleurs outils pour comprendre, prévenir et mettre fin à des conflits incomparablement plus destructrices telles que le deuxième conflit qui faisait l'actualité en avril 1999 – la guerre dans les Balkans. Nous pourrions ainsi remarquer comment les hommes et les femmes sont positionnés tant dans le conflit que dans les sondages d'opinion concernant le conflit. Nous pourrions analyser les discours politiques pour voir la virilité et la fierté masculines qui sont en jeu pour les dirigeants des pays de l'OTAN et ceux de la Yougoslavie, lorsqu'ils pèsent les avantages de la négociation contre ceux de l'attrition militaire. Si nous avions été sensibles aux rapports entre les sexes, nous aurions peut-être pu prévoir (ce qui est maintenant évident au moment où je termine cet article en mai) que les femmes en Yougoslavie pourraient jouer un rôle dans un mouvement pour mettre fin aux combats, en demandant la démobilisation de leurs fils.

### **L'analyse de la spécificité des sexes dans le contexte des conflits et de la violence**

La notion abstraite du sexe, masculin ou féminin, ne fait guère partie du discours quotidien, mais les perceptions traditionnelles des hommes et des femmes, et de leurs rapports, sont inévitablement des perceptions basées sur le sexe. Bien qu'il existe des modulations d'une culture à l'autre, on souligne généralement une différence entre les hommes et les femmes. Elle est souvent présentée comme naturelle, enracinée dans la biologie et confirmée par l'histoire. Les rôles et les responsabilités attribuées à chacun des sexes sont acceptés, même idéalisés, comme étant contrastants et complémentaires.

L'indifférence aux rapports entre les sexes est une curiosité qui mérite d'être expliquée. Elle découle d'une idéologie relativement récente et assez peu conventionnelle de l'« égalité des sexes », dont les partisans soutiennent que « cela ne fait aucune différence que vous soyez une femme ou un homme ». L'insistance sur la similarité des hommes et des femmes, et sur leur égalité, est associée au modernisme, au libéralisme et à l'individualisme du 20<sup>e</sup> siècle. C'est là un idéal important. Toutefois, la mise en avant de ce concept cache souvent le fait qu'en pratique la différenciation des sexes et la domination masculine sont des réalités toujours vivantes. Dans le récit que j'ai fait du massacre à l'école Columbine, le traditionalisme de la problématique hommes–femmes met en lumière la différenciation sexuelle dans cette situation, alors que le libéralisme empêche de la voir comme un élément important ou une source d'explication.

Quel est donc le type d'analyse sexospécifique qui peut transcender tant les suppositions prudentes que l'égalitarisme bien intentionné, et qui produit de nouvelles perspectives et de nouveaux comportements? Il s'agit de l'analyse féministe de la problématique hommes–femmes — c'est-à-dire une analyse qui, comme beaucoup des connaissances favorables aux changements, est née de l'expérience politisée de la subordination et de l'oppression des femmes en tant que groupe défini par son sexe. Le mouvement des femmes d'aujourd'hui tire précisément sa force du fait qu'il unit des femmes dont l'expérience du désavantage se retrouve dans les sociétés « traditionnelles » et les sociétés « modernes » — sociétés qui, de toute évidence, n'ont rien de particulier sur le plan géographique. Toutes les deux se retrouvent en Europe, en Afrique, en Asie et dans les Amériques. Elles n'existent pas non plus dans un cadre chronologique. Le traditionalisme et le modernisme sont tous deux en essor et en déclin, selon l'endroit et l'époque que l'on observe.

Nous devrions en réalité utiliser ici le pluriel et parler d'*analyses* féministes de la problématique hommes–femmes dans notre société. Différents féminismes présentent différentes approches. Nous devrions également noter que des hommes, constatant l'oppression des femmes et conscients de ce fait, peuvent formuler de manière utile – et le font – des analyses féministes des rapports hommes–femmes. Ils sont particulièrement bien placés pour améliorer notre compréhension de la vie dans des sous-cultures et des structures de pouvoir masculines.

L'analyse féministe de la problématique hommes–femmes présente une constante, peu importe qui formule l'analyse : la différenciation et le positionnement relatif des femmes et des hommes sont considérés comme un important principe d'établissement de l'ordre qui s'étend au système du pouvoir et qui parfois en est sa représentation même. Le sexe n'a pas nécessairement la primauté dans ce contexte. Le niveau économique et la différenciation ethnique peuvent aussi devenir des hiérarchies relationnelles importantes, structurant un régime et façonnant son mode de fonctionnement. Ces autres différenciations sont aussi toujours axées sur la réalité sexuelle et, par la suite, elles aident à déterminer ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, peu importe les circonstances. Ainsi, bien que la problématique hommes–femmes soit binaire, ces composantes ont diverses représentations. Nous pourrions comparer, par exemple, la

masculinité particulière de l'officier anglais raffiné, issu de l'Académie militaire Sandhurst, à celle du jeune chômeur forcé de s'enrôler dans la milice, disons, en Angola.

L'universalité des systèmes reposant sur la différenciation sexuelle n'a peut-être rien de si spécial, étant donné le dimorphisme reproductif des êtres humains – deux sexes, accouplement complémentaire. Il est bon de noter que les représentations des deux sexes sont très diverses d'une culture à une autre, mais que la prédominance des hommes et de la masculinité se retrouve partout. Une analyse féministe de la problématique hommes-femmes est née lorsque les gens ont pris conscience de cette réalité. Les femmes ont commencé à demander « qui fait une différence et pourquoi? » et « qui en profite? ». De cette manière, la différenciation des sexes en vient à être reconnue comme un processus social. On peut l'observer dans les manières les plus ordinaires (par un sourire timide ou une expression flegmatique), ou dans les manières les plus institutionnalisées (l'Académie militaire, les tribunaux, le séminaire religieux). Son rôle dans la création de rapports de pouvoir et d'impuissance devient apparent.

La métaphore de « l'optique » de la problématique hommes-femmes sert parfois à souligner qu'une analyse de ce type est une question de perception (Peterson et Runyan 1993). Le point de vue est plus à la portée des femmes qui vivent l'oppression et de celles qui peuvent sympathiser avec elles. L'interprétation découle de cela. On observe que le pouvoir lié au sexe façonne la dynamique de toutes les situations d'interaction humaine, du foyer familial à la scène internationale. Le pouvoir s'exprime dans le physique — comment les corps des hommes et des femmes sont nourris, entraînés et déployés, combien ils sont vulnérables aux attaques, leur mobilité. Il s'exprime dans la situation économique — comment l'argent, les biens et d'autres ressources sont répartis entre les hommes et les femmes. Il structure la sphère sociale — qui a l'initiative dans la communauté, l'autorité dans la famille, qui est dépendant. Bien sûr, la problématique hommes-femmes façonne le pouvoir politique, déterminant le sexe des élites politiques, des assemblées représentatives, des corps exécutifs et de commandement.

Ces distributions invitent aux statistiques, et c'est cela qui est curieux dans la problématique hommes-femmes. C'est, tout en ne l'étant pas, une question de distribution quantifiable d'hommes et de femmes dans certains postes par rapport à d'autres. La répartition des hommes et des femmes est souvent déséquilibrée d'une manière frappante, même extrême, mais elle révèle toujours des exceptions. Les forces militaires sont peut-être composées entièrement d'hommes, mais on peut toujours observer des femmes soldats.

Ce qui est plus important que les chiffres dans une analyse de cette problématique des sexes est la découverte de la différenciation et de l'asymétrie du masculin et du féminin en tant que principes de gouvernement, qualités idéalisées, pratiques et symboles. Il y a une chose que l'on peut dire au sujet de l'armée: il ne s'agit pas d'une culture féminine. Cela mène donc à une autre perception. Même dans les milieux sociaux où l'un des sexes prédomine, comme dans la plupart des systèmes militaires, il existe tout de même une structure du pouvoir basée sur les sexes. Les systèmes où l'homme domine comportent une hiérarchie entre hommes, ce qui donne des masculinités différentes et inégales,

toujours définies non seulement en fonction de leurs semblables mais aussi en fonction des femmes (Pateman 1988).

Les femmes ne sont pas toujours d'accord sur la question de savoir si « l'égalité » avec les hommes est un but souhaitable (étant donné les rapports hommes–femmes actuels) ni sur la question de savoir dans quelle mesure les femmes sont différentes des hommes ou veulent l'être. Comme dans tous les systèmes d'inégalité, certaines différences entre hommes et femmes sont inévitables, d'autres ne sont pas nécessaires. Dans certaines circonstances et à certains moments, le fait de mettre l'accent sur la différence donne des résultats plus équitables. Mais puisqu'une analyse féministe de la problématique hommes–femmes émerge d'un mouvement politique, nous pouvons peut-être concevoir ici un principe politique légitime. Il s'agit d'un principe qui peut s'appliquer à toutes les différenciations sociales comportant un écart de pouvoir. Il faudrait toujours supposer une situation d'égalité et de similarité sauf lorsque les personnes susceptibles de souffrir de la différenciation (les femmes dans le cas présent) soutiennent qu'il faut tenir compte de la différence. Quand les femmes devraient-elles être traitées comme des « mères », des « personnes à charge », comme « des êtres vulnérables »? Quand, au contraire, devraient-elles être dissociées de la « famille », de l'unité « femme-et-enfants » (Enloe 1990), et vues comme elles-mêmes, comme des femmes, comme des personnes même? Demandez-le aux femmes en question, elles le sauront.

Une analyse de la problématique hommes–femmes nous éveille alors au côté intentionnel de la différenciation des sexes. Elle nous fait hésiter à prendre au pied de la lettre d'autres distinctions, comme celles liées à la biologie du sexe et à la sexualité. Ces choses nous apparaissent alors moins dichotomiques, plus nuancées. Une analyse des rapports hommes–femmes entraîne des revendications en vue de changements, en vue de la satisfaction des besoins des femmes. Mais quelles femmes et quels besoins? Les femmes diffèrent l'une de l'autre à de nombreux égards. Cela n'invalide toutefois pas l'analyse des rapports hommes–femmes. Après tout, nous ne laissons pas le fait qu'il y a des gens riches dans des pays pauvres, et que tous les habitants de pays riches ne sont pas riches, invalider notre perception que certains pays sont pauvres tandis que d'autres sont riches et que les rapports qui les unissent relèvent de l'exploitation. Dans un même ordre d'idées, il n'y a aucune raison pour que la perception de différences entre et parmi les femmes, et entre et parmi les hommes, n'invalide notre perception d'une hiérarchie des sexes et d'une oppression entre les sexes. Les femmes ont des besoins et des expériences multiples et variées. Il en va de même des hommes. Il reste que les femmes sont moins souvent écoutées et moins souvent satisfaites.

Alors, à quoi ressemblent les conflits et la violence lorsqu'ils sont vus dans l'optique de la problématique des sexes? Ils ne sont évidemment pas la même chose. Le conflit consiste à poursuivre des besoins et des désirs qui sont en contradiction les uns avec les autres. De tels besoins peuvent prendre de nombreuses formes. Ils peuvent comprendre – la liste est infinie – des besoins matériels comme des ressources (le contenu de l'enveloppe de paye d'un mari, l'approvisionnement en eau d'un pays voisin), des besoins politiques tels qu'une main mise sur les leviers du pouvoir, et des besoins

subjectifs liés à l'identité tels que ceux qu'ont connus les jeunes tueurs de l'école secondaire Columbine.

Les conflits au sujet de telles questions peuvent être négociés sans avoir recours aux armes. William E. Connolly a écrit au sujet d'une « démocratie agoniste ». Par un respect prudent de la différence et une politisation de l'ambiguïté, la lutte démocratique peut parfois remplacer les stratégies d'anéantissement mutuel (Connolly 1991). Lors de cette conférence, nous nous intéressons aux moments où le processus démocratique échoue ou n'est pas essayé et où la lutte agoniste cède la place au combat et à la tuerie.

Dans un document préparé récemment et où elle analysait la situation en Colombie, Caroline Moser suggérait une catégorisation en trois volets de la violence. La violence sociale, la violence économique et la violence politique forment en effet un continuum dans lequel la violence sociale (surtout interpersonnelle) est motivée par le désir d'obtenir ou de conserver le pouvoir et le contrôle social; la violence économique, telle que les crimes de rue et les enlèvements, est motivée par un gain économique; la violence politique, quant à elle, (p. ex. la guérilla et les opérations paramilitaires) est inspirée du désir de prendre ou de conserver le pouvoir politique (Banque mondiale 1999). Si nous étendons notre observation à la guerre comme telle, tant la guerre civile que celle qui dépasse les frontières, il est possible de voir à nouveau ces motifs à l'œuvre — la domination sociale implicite aux agressions ethniques, par exemple; le gain économique qui pousse à s'approprier les territoires, l'eau ou les ressources pétrolières d'un État voisin; l'affirmation du pouvoir politique évident dans les bombardements en Afghanistan, au Soudan ou en Yougoslavie par les forces de l'OTAN.

La prise de conscience qui débouche sur une analyse sexospécifique féministe comporte une sensibilisation à la violence faite aux femmes, violence qui est endémique dans bien des sociétés : coups et blessures, viol, isolement, immolation par le feu en raison de la dot, meurtres d'honneur, mutilation génitale. Par conséquent, une analyse de la problématique des sexes nous invite à envisager la violence exactement de cette manière, à voir une espèce de continuum qui va du foyer et des ruelles de la ville jusqu'aux manœuvres des chars d'assaut et aux sorties des bombardiers STEALTH. Les femmes disent souvent : « La guerre? Ne m'en parlez pas. Ma vie est un champ de bataille. » Il existe un certain parallèle entre le caractère intime du viol du corps d'une femme et la pénétration de bâtiments ciblés par des missiles à guidage laser.

Dans le reste de cet article, je jette un regard, en fonction de la problématique hommes-femmes, sur quatre moments dans le cycle de la paix et de la guerre. Dans chaque cas, nous pouvons voir que les rapports hommes-femmes produisent des effets par l'entremise de trois facteurs interdépendants. Premièrement, la spécificité physique des hommes et des femmes; deuxièmement, leurs rôles caractéristiques dans la société; troisièmement, les idéologies sexuelles en jeu. Une telle analyse donne (comme nous l'avons déjà observé) des chiffres et des probabilités découlant de la répartition des sexes (plus d'hommes ici, plus de femmes là). Dans tous les cas, ces chiffres et ces probabilités prennent une signification par l'entremise de phénomènes plus abstraits, mais non moins puissants, phénomènes qui s'observent dans chaque situation (et dans l'histoire que je

raconte) : l'imagerie et les représentations en fonction de la problématique hommes–femmes, les impératifs éthiques et les perspectives politiques en fonction de cette même problématique.

### **Une paix précaire : avant l'explosion de la violence**

Avec un peu de recul, quand on observe les sociétés qui ont dégénéré en violence politique ou en conflit armé, on peut voir des conditions propices, peut-être des facteurs déterminants, certainement des signaux d'alarme. Puisqu'il n'y a pas suffisamment d'espace pour être exhaustif, nous allons examiner seulement trois phénomènes pré-conflit importants : la misère économique, la militarisation et le fractionnement dans la représentation des identités.

#### **La misère économique**

Johan Galtung a introduit le concept de « violence indirecte ». Il soutient que la violence existe là où les conditions d'un rapport, et en particulier la distribution inéquitable du pouvoir et des ressources, entravent l'épanouissement potentiel d'un individu ou d'un groupe (Galtung 1975-1980). Les femmes, parfois à titre d'individus, certainement au titre de leur sexe, souffrent de violence indirecte de la sorte dans une plus ou moins grande mesure, et ce dans toutes les sociétés – même si cela n'était pas son argument principal.

La « violence indirecte » nous force, de manière utile, à observer comment les États et les agents économiques puissants peuvent parvenir à leurs fins aux dépens de pays, de classes, de groupes et d'individus plus faibles, et ce sans avoir recours aux armes. Cela nous rappelle que parfois les flambées de violence, inspirées par l'espoir, peuvent sembler préférables au statu quo de la victimisation.

Dans beaucoup de sociétés qui ont connu la violence politique ou les conflits armés dans les années 1990, on pouvait observer dans les années 1980 une intensification de la violence indirecte, de l'inégalité entre les nations et au sein de celles-ci. L'économie mondiale a connu des changements défavorables. L'augmentation rapide des prix du pétrole dans les années 1970 a été suivie dans les années 1980 par une récession, une baisse des prix des matières premières, des taux d'intérêt plus élevés et un protectionnisme accru dans les pays développés. Les pays pauvres ont été plus durement touchés. Leur endettement a augmenté (Ahooja-Patel 1991).

Dans de nombreux pays, la crise a été aggravée par des politiques d'ajustement structurel imposées par les prêteurs comme condition préalable à d'autres prêts. Pour corriger leur balance des paiements, ils devaient produire en vue de l'exportation, éliminer les importations, réduire les dépenses du pays et introduire des mesures d'austérité. Bien des observateurs ont considéré que le stress imposé sur certaines sociétés par la libéralisation économique forcée et l'ajustement structurel a été une cause de l'effondrement dans la violence qui a suivi : les groupes meurtriers en Inde (Chenoy 1998), la désintégration de

l'État fédéral en Yougoslavie (Woodward 1995), l'implosion des pouvoirs absents en Afrique (Turshen 1998:4).

L'analyse féministe de ces situations et d'autres situations semblables a fait ressortir de nombreux phénomènes relevant de la problématique hommes-femmes. Les faibles salaires et le chômage élevé chez les chefs de famille déstabilisent les rapports au sein des familles. Les jeunes hommes risquent alors d'être attirés par le crime et le militarisme, ou d'être poussés dans cette direction. Les diminutions des dépenses en matière de bien-être social et la perte de l'agriculture de subsistance frappent les femmes de manière particulièrement dure. Les familles dirigées par une femme représentent environ le tiers des ménages ruraux, et celles-ci ont rarement accès au crédit ou à la main-d'œuvre nécessaires pour augmenter la production (Vickers 1991:61). On remarque partout dans le monde la paupérisation des femmes. C'est dans les années 1980 que l'on a commencé à parler de la « féminisation de la pauvreté ».

Toute augmentation de l'inégalité (comme l'élargissement du fossé entre les hommes et les femmes, entre les classes et les nations) affaiblit les inhibitions contre l'agression. Elle légitime la violence à l'endroit de gens considérés sans valeur, et ceux qui se sentent peu valorisés ont parfois recours à la violence pour parvenir à la dignité ou au pouvoir.

### **La militarisation et l'acquisition d'armes**

Dans les sociétés qui connaîtront plus tard la violence directe, il y a souvent au préalable une augmentation de la militarisation et de la quantité d'armes qui affluent dans la région. (Il est bien sûr arbitraire de limiter la « militarisation » à un effet de pré-conflit – elle monte en flèche lors de conflits ouverts et persiste durant l'après-guerre.) La militarisation suppose un lien serré entre les élites politiques et militaires, et les militaires sont parfois les dirigeants. Les hommes, et parfois les femmes, sont assujettis à des périodes de service militaire obligatoire. Les forces policières enregistrent une augmentation de leurs effectifs, de leur mandat et de leurs armes utiles. Une société militarisée est essentiellement non démocratique.

De nombreuses femmes ont décrit l'effet de la militarisation sur Israël, pays dont la création est issue d'une guerre, dont l'existence découle d'une autre, et qui a toujours connu des conflits depuis. Les forces armées sont l'institution la plus importante de la vie israélienne. De nombreux privilèges, les pleins droits de citoyenneté même, dépendent du service militaire. Regine Waintrater décrit l'effet du militarisme sur la vie familiale. « Un mode, le mode privé, est celui de la vie civile personnelle, avec son travail, ses interactions sociales, ses amitiés et ses liaisons romantiques. Et toujours superposé à ce mode, il y a l'autre mode, le mode public, composé de périodes de service dans la réserve ou de mobilisation, d'exercices militaires ou de fausses alertes. » (Waintrater 1993)

Cynthia Enloe note les décisions sexospécifiques qui soutiennent la militarisation et qui en découlent. « Lorsque le sens d'identité politique d'une communauté est saturé de pressions pour que ses hommes prennent les armes, pour que ses femmes soutiennent loyalement leurs frères, leurs maris, leurs fils et leurs amants pour qu'ils deviennent des

soldats, il est nécessaire de fournir une explication. Comment les pressions se sont-elles exercées? Que signifie la militarisation dans le contexte des rapports que les hommes et les femmes entretiennent entre eux? Que se passe-t-il quand certaines femmes résistent à ces pressions? » (Enloe 1993:250). Et on pourrait même ajouter : certains hommes. Il faut remarquer que dans le cas des hommes qui ne veulent pas combattre, la militarisation les force souvent à l'emprisonnement ou à l'exil.

La militarisation s'accompagne de dépenses d'armement élevées. Cela se fait souvent au détriment des dépenses en faveur des services publics, y compris les services de santé et d'éducation. En général, les pays pauvres dépensent en armement une plus grande proportion de leur produit national que les pays riches. Daniel Volman a décrit le processus de course à l'armement du continent africain. D'après ses chiffres, il est possible de parvenir à des ventes d'au moins 60 milliards \$, ventes que les superpuissances ont réalisées auprès de pays africains entre les années 1950 et 1980. Cette source s'est tarie mais elle a été suivie d'un déluge d'armes recyclées et bon marché impossibles à quantifier et à tracer. Par conséquent, dit-il, « l'Afrique d'aujourd'hui est inondée d'armes, surtout de fusils et d'autres armes légères de la sorte qui ont beaucoup plus de répercussions sur la sécurité et la vie quotidienne des civils, particulièrement les femmes, que n'en ont les chars d'assaut et les avions de combat. » (Volman 1998:150)

La violence familiale augmente souvent avec la croissance des tensions sociétales, et elle est plus courante et plus meurtrière quand les hommes portent des armes. La recherche de Sarah Maguire a révélé que durant la période qui a mené à la guerre en ex-Yougoslavie, les groupes assurant les services de soutien aux femmes victimes de violence familiale à Belgrade ont indiqué que la demande en faveur de leurs services avait beaucoup augmenté et que la violence s'était manifestée surtout après la diffusion à la télé de programmes conçus pour stimuler « l'honneur national » en préparation pour la guerre. (Maguire 1998) Les femmes croates ont remarqué un changement lié à l'augmentation de la présence des armes. « Fini les bâtons de bois, les chaussures et autres instruments « classiques » de violence, mais plutôt les fusils, les bombes, etc. Tout le monde a des armes. » (Boric et Desnica 1996:136). Le monde obscur et essentiellement masculin du trafic des armes est souvent rattaché au trafic des drogues et des femmes. Le commerce militaire et civil se mêle au sein de ce que Georg Elwert a appelé « les marchés de la violence », système de reproduction des seigneurs de la guerre. (Elwert, à venir en 1999)

### **Le fractionnement des idéologies**

Une variation dans le discours, surtout dans celui des médias, est un signal d'alarme annonçant l'imminence de la violence politique ou du conflit armé. Les mots que l'on choisit, les chants que l'on entonne et les images que l'on peint divisent de plus en plus les gens. Ils attisent le feu du patriotisme national contre une nation rivale, montrent du doigt « l'ennemi intérieur », ou renforcent le sentiment d'appartenance à une ethnie par opposition à quelque « autre » dont nous sommes différents et qui menace notre culture ou notre religion, notre existence même.

Ce discours créateur de divisions est souvent accompagné d'un renouveau de l'idéologie familiale patriarcale, intensifiant la différenciation entre les hommes et les femmes, la masculinité et la féminité, et préparant les hommes à combattre et les femmes à les soutenir dans leur combat. Nira Yuval-Davis a soigneusement analysé les manières dont les discours sur les rapports hommes-femmes et celui sur la nation tendent à se recouper et à s'édifier mutuellement. (Yuval-Davis 1997) Plus la cause du peuple et de la nation est primordiale, plus les rapports entre les hommes et les femmes paraissent essentiels. On rappelle aux femmes que selon les notions biologiques et traditionnelles, elles sont les gardiennes du foyer et de la maison, elles doivent s'occuper des enfants et leur enseigner « nos façons de faire ». Les hommes, eux, en vertu de leur constitution physique et de la tradition, sont là pour protéger les femmes et les enfants, et la nation, souvent aussi représentée comme la « mère patrie ». Grâce à cette reformulation, les femmes sont préparées à sacrifier leurs maris et leurs fils, et les hommes à sacrifier leur vie.

La désintégration de l'État fédéral yougoslave au début des années 1990 a été précédée et accompagnée par la réapparition d'une telle idéologie fondée sur les sexes. Outre les féministes, personne n'a vu cela comme un signe avant-coureur de la guerre. Bien des femmes de la région ont depuis décrit comment le masque de la modernisation socialiste a été arraché et comment les rapports hommes-femmes traditionnels ont été actualisés par les mouvements croates, serbes et d'autres mouvements nationalistes. On en est venu à considérer le taux de natalité comme stratégiquement important. On incitait les femmes à quitter des emplois rémunérés pour se consacrer à leurs « devoirs naturels ». Maja Korac a écrit : « les premiers cas de contrôle et de violation des droits des femmes au cours de la transition entre le socialisme d'état et le nationalisme ethnique ont été les restrictions imposées à leur liberté de procréation (Korac 1998).

Dans de telles circonstances pré-conflit, une éthique de « pureté » peut saisir l'esprit des gens et légitimer le nettoyage politique de l'État par l'élimination de ses ennemis intérieurs, et le nettoyage ethnique du territoire par l'élimination de ceux qui sont considérés comme des étrangers. Il s'agit d'une éthique dangereuse pour les femmes. Dans la manifestation extrême du patriarcat, l'honneur des hommes dépend de la « pureté » des femmes au point où les femmes qui cherchent à échapper à ce code strict ou qui s'en écartent ou en sont écartées peuvent être tuées par leurs hommes en toute impunité. Urvashi Butalia (1997) a décrit avec éloquence la fréquence de ces « meurtres d'honneur » dans le contexte des querelles communales en Inde.

Pour les femmes, dans de telles circonstances, le seuil de la guerre est moins élevé que pour les hommes. Cela ne sert toutefois qu'à nous rappeler qu'il n'y a pas de distinction claire d'époque ou de lieu entre la paix précaire, la répression et la guerre. Comment devrions-nous qualifier la condition des Timorais orientaux ou des Tibétains aujourd'hui, ou celle des socialistes au Chili après 1973?

### **La guerre et la terreur politique**

On dit qu'au cours des cent dernières années environ, cent millions de gens sont morts dans les guerres (Turpin 1998:3). Ce nombre ne comprend pas tous ceux qui ont été

assassinés par les régimes de répression politique, ni les victimes de la terreur qui est parfois suscitée en réponse à ces régimes. Cela représente une augmentation dramatique par rapport aux siècles précédents. Ce nombre représente environ les trois quarts des morts que l'on estime attribuables à la guerre depuis 1500 apr. J.-C. Cinquante pays ont connu la guerre au cours des deux dernières décennies (Banque mondiale 1998). Les pratiques d'aujourd'hui ont mis fin à toute distinction qui pouvait exister entre combattants et civils en tant que cibles de la guerre. Les civils représentaient la moitié des morts au cours de la Deuxième Guerre mondiale; ils en représentent 90 % au cours des guerres récentes. Puisque plus d'hommes sont mobilisés, les « civils » comprennent surtout des femmes et des enfants (Hauchler et Kennedy 1994). Turpin ajoute : « Ces morts ne sont pas réparties au hasard partout dans le monde – la plupart des guerres survenues depuis les années 1960 se sont déroulées dans des pays moins développés, surtout en Asie et en Afrique subsaharienne. L'intervention militaire, quant à elle, est perpétrée d'abord par les anciennes puissances coloniales, surtout par les États-Unis, puis par l'Angleterre et enfin par l'URSS/la Russie, la Belgique, l'Afrique du Sud et l'Inde (Turpin 1998:4).

Afin de rester brève, je vais me pencher sur trois éléments de la guerre, manifestement axés sur la problématique hommes–femmes : la mobilisation dans les forces armées, le dérèglement catastrophique de la vie quotidienne, et la brutalité à l'endroit du corps en temps de guerre.

### **Faire la guerre**

Ce sont les hommes qui, en grande majorité, ont été le personnel combattant des forces militaires nationales, des milices populaires, des forces policières politiques et des groupes armés des seigneurs de la guerre. Les hommes participent à la violence pour bien des raisons – pour l'argent, pour l'honneur, pour le patriotisme ou la fraternité, par légitime défense, pour la libération, ou pour libérer d'autres personnes. Mais le positionnement de l'homme dans les systèmes patriarcaux et les identités masculines qu'ils produisent sous-tendent toutes ces raisons. En effet, bien des versions de la masculinité dans les diverses cultures du monde sont constituées dans la pratique du combat : être un vrai homme, c'est être prêt à se battre, et finalement, à tuer et à mourir. Ce que les chefs attendent souvent de leurs hommes, c'est qu'ils se sacrifient pour la sécurité et l'honneur des femmes et des enfants. Le patriarcat force souvent les hommes à tuer femmes et enfants justement pour qu'ils soient « en sécurité ». Urvashi Butalia parle d'entrevues qu'elle a réalisées avec des Sikhs en Inde où ces derniers racontent, tristement mais fièrement, comment, durant le « partage du pays », ils ont « martyrisé » leurs propres femmes pour éviter qu'elles ne soient capturées par les musulmans et forcées de se convertir à l'islam (Butalia 1997).

Les représentations sont une chose mais, parfois, la pratique est tout autre. Comme le dit Sara Ruddick, « Dans toutes les guerres, d'un côté comme de l'autre, il y a des hommes qui ont peur et qui s'enfuient, qui combattent à contre-cœur et qui ont hâte de rentrer chez eux, ou qui même résistent courageusement aux ordres qu'ils ont reçus de tuer. » (Ruddick 1998:218). Les forces armées ont, et ont probablement toujours eu, des

infirmières, des ravitailleuses et des aides de camp. De plus en plus, les femmes choisissent également de se joindre aux armées nationales, ou elles sont recrutées. Dans certains cas (en Israël, par exemple), elles n'ont pas de rôles dans le combat (Yuval-Davis 1985). Dans d'autres, à leur demande ou, comme en Libye, par l'intermédiaire d'un concept officiel de « modernisation » (Graeff-Wassinck 1994), les femmes portent les armes. L'armée américaine, « pour compenser la fin de la conscription des hommes et pour éviter de dépendre des hommes noirs qui se portent volontaires », a beaucoup augmenté la proportion de recrues féminines au cours des dernières années. Résultat : lors de la guerre du Golfe, 40 000 soldates américaines ont été déployées au Moyen-Orient (Enloe 1991).

Par conséquent, en matière de guerre, les femmes ne peuvent pas prétendre à une attitude irréprochable. Elles soutiennent souvent des mouvements belligérants. « Allez, votre pays vous réclame ! » criaient des femmes britanniques au début de la Première Guerre mondiale. Les femmes ne sont pas innocentes d'atrocités – pensons au Rwanda (Lentin 1997). Elles ont souvent, bien sûr, participé à des soulèvements (comme l'*intifada* palestinienne) et combattu dans les armées de libération de mouvements nationaux. Un exemple très concret aujourd'hui est le bataillon d'élite de grenadières suicidaires des *Liberation Tigers of Tamil Eelam*, bataillon entièrement constitué de femmes et luttant pour l'indépendance tamoul au Sri Lanka; l'une d'elles a assassiné Rajiv Gandhi. Toutefois, selon les recherches effectuées, leur participation active à la guerre ne donne pas aux femmes l'égalité avec les hommes, même dans le cas des femmes Tigres (Peries 1998). Le caractère, la culture et la hiérarchie des armées ne se féminisent pas non plus par la présence des femmes. Si c'était le cas, ces armées ne rempliraient plus leur fonction actuelle.

### **Le chaos et la destruction**

La guerre et la terreur ont l'effet, parfois de façon délibérée, parfois de façon accidentelle, de déchirer le fragile tissu de la vie quotidienne, ses économies interdépendantes, ses systèmes matériels de soin et de soutien, ses réseaux sociaux, les bâtiments qui l'abritent. Cela affecte beaucoup les femmes qui, dans la plupart des sociétés, ont une responsabilité particulière à l'égard de la continuité quotidienne de la vie et de la communauté, et ce en fonction des classes et des sexes. Les plus pauvres ont peu de moyens de s'échapper des zones de guerre ou de s'acheter une protection. Je vais illustrer cette situation au moyen d'une citation longue et pertinente tirée d'une analyse sexospécifique des 20 ans de conflit civil qui ont suivi le combat pour l'indépendance du Mozambique. Les combattants dans cette guerre, qui a entraîné la mort d'un million de personnes et le déplacement de cinq millions d'autres, étaient le gouvernement en place, avec à sa tête le mouvement socialiste Frelimo, et le mouvement contre-révolutionnaire Renamo, appuyé par le gouvernement d'Afrique du Sud.

Dans cette guerre épouvantable, des milliers de garçons, encore au stade de l'enfance, ont été recrutés de force des deux côtés. Ruth Jacobson ne sous-estime pas la souffrance des hommes. « Les Mozambicaines elles-mêmes, dit-elle, se souviennent des nombreuses occasions où les hommes ont fait le plus grand sacrifice, celui de leur propre vie, afin de

protéger leurs familles. Néanmoins, les histoires que racontent les femmes « évoquent constamment la nature sexospécifique des conséquences du conflit : par exemple, l'effondrement des services de santé de base a évidemment touché les femmes d'une manière différente, entraînant des augmentations terribles de la morbidité et de la mortalité maternelle et infantile. La mobilité respective des sexes était fort évidente dans la différenciation des populations d'hommes et de femmes en régions rurales (90 % de toute la population au début des années 1980), les hommes étant plus en mesure, s'ils étaient avertis suffisamment à l'avance, de fuir les villes de province et la capitale. Les femmes, encombrées par les personnes à leur charge, étaient plus susceptibles de devoir rester sur place, payant des « taxes » sous forme de nourriture et de prestation de services domestiques aux forces d'occupation (y compris celle du gouvernement). Au fur et à mesure que leurs charges de travail augmentaient, elles étaient exposées à des degrés toujours plus élevés de faiblesse.

« Même lorsque des femmes pouvaient parvenir à des endroits offrant une sécurité physique, elles étaient assujetties à une perte caractéristique à leur sexe, puisque celles qui avaient été essentiellement autonomes dépendaient de parents ou des organismes humanitaires sur place. Elles se retrouvaient alors dans une situation précaire et de dépendance, surtout si elles étaient veuves, séparées ou abandonnées... »

« Le conflit a modifié le profil démographique du Mozambique avec une augmentation générale des foyers dirigés par une femme. De plus, le règlement du conflit a maintenant un effet sur les populations urbaines où des hommes provenant de familles déplacées ont formé un deuxième foyer et peuvent avoir abandonné femmes et familles qui ont été renvoyées dans les régions rurales. Le facteur sexospécifique sous-jacent à tous ces effets demeure la recherche non seulement d'un niveau minimum de sécurité économique, mais aussi d'un statut social acceptable, dans une société où les femmes seules courent beaucoup plus de risques que leurs homologues masculins dans la même situation. » (Jacobson 1999:180)

### **La sujétion et l'abus**

Jacobson remarque des preuves substantielles de viol et de servitude sexuelle à grande échelle durant la guerre au Mozambique aux mains des soldats et des partisans du mouvement Renamo. C'est probablement aussi dans la brutalité infligée au corps en temps de guerre que s'observe la différence la plus marquée entre les sexes. Les hommes et les femmes meurent souvent différemment et sont victimes de torture et de sévices différents, à la fois à cause des différences physiques entre les sexes et à cause des différentes significations culturelles attribuées aux corps de l'homme et de la femme.

Ruth Seifert, professeure adjointe au *German Federal Army's Institute for Social Science*, a proposé trois explications de l'utilisation répandue du viol des femmes en temps de guerre. Il y a premièrement le principe du butin. Il a toujours existé une règle tacite en temps de guerre voulant que « les forces victorieuses puissent se livrer à la violence

contre les femmes en territoires conquis durant la période immédiate d'après-guerre... Normalement, les orgies de violence contre les femmes durent d'un à deux mois après la guerre puis diminuent (comme à Berlin en 1945 et à Nanking en 1937). »  
Deuxièmement, tandis que le viol sert à humilier les femmes ennemies, il « lance également un autre message : il communique d'homme à homme, si on peut dire, que les hommes qui entourent les femmes en question ne sont pas capables de protéger « leurs » femmes. Ils sont ainsi blessés dans leur masculinité et qualifiés d'incapables. » (Seifert 1995:58)

Voilà une motivation particulièrement puissante dans les guerres ethnocides. Les femmes qui ont analysé l'épidémie de viol durant les guerres associées à l'éclatement de la Yougoslavie ont noté comment les corps des femmes ont servi de « symboles ethniques » dans l'idéologie nationaliste (Meznaric 1994). Lorsque les hommes sont aussi violés, humiliés sexuellement, ou que l'on mutile leurs parties génitales, l'acte est tout aussi marqué d'une connotation sexospécifique : c'est leur masculinité que les hommes ennemis bafouent. La troisième explication que propose Seifert est que le viol (surtout le viol collectif et le viol systématique) est un acte autorisé par les officiers et commis par les soldats eux-mêmes, parce qu'il favorise la solidarité entre soldats par la création d'un lien (Seifert 1995:59).

Par conséquent, en situation de guerre mais aussi de terrorisme politique, les instruments utilisés pour imposer des sévices au corps et pour démoraliser la personne tendent à être différents selon le sexe, et dans le cas des femmes, à être sexualisés. Lois Ann Lorentzen a étudié les écrits dans lesquels des prisonnières politiques au Salvador ont témoigné de leur incarcération. Ils reflètent, dit-elle, « les circonstances particulières des *femmes* en prison... Dans ces prisons « secrètes » pour femmes, les ravisseurs, les gardiens et les tortionnaires étaient tous des hommes. Les prisonnières étaient des femmes... »  
L'humiliation, l'agression et la mutilation sexuelles étaient les principales formes de torture (Lorentzen 1998).

Enfin, dans certaines parties du monde, l'esclavage persiste ou revient, et la guerre est une des sources principales d'esclaves. Des dizaines de milliers de femmes, surtout Dinkas, capturées lors de la guerre dans le sud du Soudan, ont été vendues par leurs ravisseurs et condamnées à la servitude sexuelle (Halim 1998). Le gouvernement japonais a reconnu récemment qu'il existait une forme d'esclavage institutionnalisé au cours de la Deuxième Guerre mondiale, dans le large réseau des maisons de prostitution militaire établi dans l'ensemble du théâtre de guerre asiatique, réseau qui servait aux soldats de l'Armée impériale. Ces « femmes de réconfort », comme on les appelait, étaient au nombre d'environ 200 000, et comprenaient des chinoises, de coréennes, des philippines, des malaises, des indonésiennes et des néerlandaises (Sancho 1997).

## Les processus de paix

### Le refus individuel et le contact transcommunautaire

Au milieu du carnage, il existe toujours des gens pour en nier la nécessité. S'ils agissent, ils peuvent le faire de plusieurs façons. Certains (surtout des hommes) peuvent refuser la conscription ou désertier l'armée. Certains (souvent des femmes) peuvent abriter et nourrir des gens que leur camp a défini comme « ennemis ». Certains vont divulguer des renseignements de nature délicate.

Dans les guerres où s'affrontent des communautés ennemies, lorsque les combats diminuent, on prépare souvent le terrain en vue d'un cessez-le-feu au moyen d'un travail intentionnel au niveau populaire. On fait appel à des gens de bonne volonté pour faciliter les contacts et la communication. Adam Curle a déterminé il y a longtemps que le développement était l'un des éléments clés pour consolider la paix. Il parle d'une restructuration de rapports conflictuels à partir de zéro « pour créer une situation, une société ou une collectivité où les individus sont capables de développer et d'utiliser pleinement leurs capacités à des fins de créativité, de service et de plaisir. À moins que ce type de développement ne puisse s'instaurer, aucun règlement ne mènera à une paix solide et durable » (Curle 1971:174). On parle parfois de cette démarche comme de la *consolidation* d'une paix à long terme plutôt que d'un effort de conciliation temporaire.

Il y a une guerre au Royaume-Uni, relique du colonialisme, et elle se déroule essentiellement en Irlande du Nord. La violence découle de l'affrontement entre l'État britannique et deux mouvements politiques — l'un (associé aux catholiques) est une expression du nationalisme irlandais, l'autre (associé aux protestants) lutte pour conserver l'union avec l'Angleterre. Belfast, principale ville d'Irlande du Nord, est marquée par une profonde division territoriale et une hostilité entre les deux collectivités. Bien avant les tentatives de paix entre les forces paramilitaires (très masculines) et les institutions politiques (dominées par les hommes) en question, les femmes avaient établi des rapports de travail qui transcendaient les frontières entre les collectivités. Des femmes nationalistes et unionistes, par exemple, ont collaboré au soutien de leurs prisonniers politiques respectifs. Des femmes dans des centres communautaires des deux côtés de la frontière ont trouvé une cause commune dans le fait d'être des femmes de classe ouvrière issues de quartiers pauvres. En transgressant les frontières établies, elles s'exposaient à la violence tant d'un côté comme de l'autre (bien que le risque ait été moins grand que si elles avaient été des hommes). En 1990, certains centres de femmes ont formé ensemble le Réseau de soutien pour les femmes (Women's Support Network) au sein duquel elles ont depuis fait campagne en vue d'obtenir un financement, un droit de parole dans le processus politique et une démocratie juste et intégrée en Irlande du Nord (Cockburn 1998).

### Les mouvements pour la paix

Selon les circonstances du conflit, des actions d'opposition de la sorte sont parfois accompagnés de manifestations publiques contre la violence. Les hommes et les femmes

se joignent aux mouvements contre la guerre, mais les femmes y sont souvent nombreuses, et parfois elles forment des organisations distinctes. La Ligue internationale de femmes pour la paix et la liberté, formée en 1915 et toujours à l'œuvre dans le monde entier, en est un bon exemple (Rupp 1997).

Il y a plusieurs raisons derrière ce séparatisme. Parfois, le style de leadership masculin ne laisse présager ni la démocratie ni la non-violence. Le camp des femmes pour la paix longtemps établi à la base de missiles américaine à Greenham Common au R.-U., dans les années 1980, en est venu à regrouper uniquement des femmes en partie après avoir constaté que les hommes provoquaient la violence de la police (et qu'ils lavaient rarement les casseroles). Elles ont ensuite développé leur propres formes expressives d'action directe non violente (Roseneil 1995).

Les motivations politiques qui ont inspiré l'activisme des femmes « en faveur de la paix et de la justice » ou « contre la guerre et le militarisme » sont sexospécifiques mais elles ne sont pas uniformes. Certaines soulignent le rôle « nourricier » des femmes. Il y a eu de nombreuses expressions des « politiques des mères » dans les mouvements pour la paix (Ruddick 1989). Pour poursuivre avec l'exemple yougoslave, à la fin d'août 1991, à l'époque où la menace d'un conflit civil était imminente, 40 autobus remplis de parents, surtout des mères, ont convergé vers le quartier général de l'Armée nationale yougoslave afin d'exiger que leurs fils soient démobilisés. L'identification en tant que mère peut inspirer de grands sentiments d'affection et d'amour qui s'opposent avec force à la violence, mais elle se rapproche dangereusement des définitions patriarcales du rôle des femmes, et peut être récupérée par les nationalismes qui propagent cette même idéologie. Certaines des mères croates dans le mouvement yougoslave, qui avaient d'abord appelé à un grand rassemblement « pour entourer les généraux d'un rempart d'amour » (Drakulic 1993), ont rapidement transformé leur pacifisme original en une plate-forme conçue seulement pour assurer que leurs fils ne combattraient pas contre leurs compatriotes croates (Bracewell 1996).

« Les Femmes en noir (FEN) expriment une idéologie différente. Ayant débuté en Israël et en Palestine à la fin des années 1980, cette forme d'activisme a vite gagné en popularité en Italie, à Belgrade, à Londres et dans d'autres centres. En 1999, on parle d'un réseau mondial qui organise à l'heure actuelle des manifestations locales combinées à des sites Internet pour protester contre l'agression nationaliste serbe au Kosovo et les bombardements de l'OTAN en Yougoslavie. Des groupes de FEN font partout pression auprès de leurs gouvernements en faveur d'une diplomatie créative, d'un véritable maintien de la paix internationale, et demandent une voix au chapitre pour les ONG démocratiques et les organisations de femmes dans les négociations qui mettront fin aux hostilités. Malgré les manifestations de ce mouvement contre la guerre, les femmes ne sont pas naturellement des « artisanes de la paix ». Elles ont toutefois échappé à la socialisation masculine et peuvent donc se sentir plus libres de formuler une vision non violente et porteuse de changements (Women in Black 1994, 1997).

Le fait de savoir ce que c'est que d'être exclues et dépréciées en tant que femmes est peut-être ce qui motive les Femmes en noir à travailler en vue d'une société intégrée,

refusant de briser des amitiés qui font fi des barrières ethniques même durant une guerre ethnique. Ce désir de résister à la division a été exprimé d'une manière merveilleusement claire lors d'une conférence sur *Les femmes et la politique de la paix* organisée par des féministes à Zagreb peu après que l'accord de Dayton ait mis fin à la guerre en Bosnie. Les nombreuses femmes de la région qui y ont assisté, en prenant un plaisir évident à se revoir, ont semblé être devenues le mouvement féminin pan-yougoslave qu'elles n'avaient pas tout à fait réussi à accomplir cinq ans auparavant. Maintenant citoyennes d'États distincts, elles ont des sentiments et des propos qui s'expriment encore par le « nous » et qui doivent chagriner les leaders nationalistes dont les guerres étaient justement destinées à éradiquer une telle chose (Cockburn 1998, Centre for Women's Studies 1997).

Selon les circonstances, les mouvements contre la guerre s'allient ou coexistent souvent avec des mouvements en faveur de la justice, de la démocratie et des droits de la personne. Le Sri Lanka (Samuel 1998) et Israël/la Palestine (Sharoni 1995) en sont des exemples à l'heure actuelle. Certains d'entre eux ne comprennent aussi que des femmes. Par ailleurs, la présence de deux discours, un célébrant le rôle nourricier des femmes et un autre défiant la domination de l'homme et les cultures belligérantes masculines, est parfois source de création et parfois source de division.

Peu importe leur point de départ, les femmes peuvent néanmoins voir clairement que leur travail substantiel en faveur de la paix est rarement récompensé par l'attribution d'une place à une table de négociation de paix. Lorsque des femmes ont osé intervenir au niveau des États et des alliances, comme dans le cas de la remarquable diplomatie de substitution des *NATO Alerts Network* des femmes en Europe vers la fin des années 1980, on les a ignorées (Rose 1995). Pourtant, dans bien des pays, les femmes persistent. En 1996, le Réseau des femmes afghanes au Pakistan a écrit à l'envoyé spécial du Secrétaire général des Nations Unies responsable de l'instauration de la paix en Afghanistan. « Le réseau a expliqué sa vision de la paix comme étant quelque chose qui se construit lentement dans les communautés, qui repose sur le respect mutuel, la coopération et les droits de la personne. » Elles ont expliqué la nécessité d'inclure les femmes dans le processus de paix. L'envoyé doit ajouter une femme à son équipe, disaient-elles. « Autrement, il ne peut pas entendre la voix des femmes, car dans les communautés afghanes traditionnelles, les femmes ne peuvent pas rencontrer des étrangers » (Collett 1998:327).

### **L'après-conflit : les blessures qui restent**

Il n'y a pas de ligne de démarcation précise entre la guerre et l'après-guerre. Un conflit armé se transforme souvent non en une lutte agoniste mais plutôt (comme c'est le cas actuellement en Bosnie-Herzégovine) en un art du non-dit. Parfois la période d'après-guerre mérite mieux le nom d'entre-deux-guerres, pause avant la reprise des hostilités. Les survivants sont traumatisés et le traumatisme est sexospécifique. Les hommes blessés sont condamnés à une vie de chômeur. Les femmes et les enfants en régions rurales sont particulièrement vulnérables et risquent de s'estropier à cause des mines terrestres encore cachées. Depuis les essais nucléaires dans les îles du Pacifique durant la guerre froide, les

femmes continuent de donner naissance à des enfants ayant des anomalies congénitales (Ishtar 1997). Je m'attarderai ici sur trois aspects liés aux situations de l'après-conflit : le déplacement, le relèvement économique et social, et l'aide humanitaire, la justice et la réconciliation.

### **Déracinés, dispersés et perdus**

Des chiffres récents publiés par le Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés indiquent une population mondiale de 22 millions de réfugiés, y compris des demandeurs d'asile et des gens qui reviennent mais qui ne sont pas encore réinstallés – ce qui est source d'inquiétude pour le HCNUR (HCNUR 1998). Certains d'entre eux ont fui la famine, mais la grande majorité ont été déplacés par la guerre. Environ la moitié sont des femmes. Les statistiques sur la fuite comportent parfois un déséquilibre des sexes. Parmi ceux qui ont fui le Kosovo au moment de la préparation de ce document, nous observons plus de femmes dans les convois croulants, parce que les jeunes hommes sont allés rejoindre l'Armée de libération du Kosovo ou ont été emprisonnés ou assassinés.

La vie dans les camps de réfugiés est misérable, dangereuse et déshumanisante. Les personnes déplacées doivent vivre avec le souvenir d'une vie précédente perdue et se désespèrent de ne jamais la retrouver. Elles recherchent avec angoisse leurs amis et leurs familles disparus. Beaucoup souffrent de troubles dus au stress post-traumatique, et beaucoup trop peu reçoivent un traitement approprié, comme celui introduit par Medica Women's Therapy Centre en Bosnie (Cockburn 1998). Dans certains camps de réfugiés (comme les camps palestiniens en bordure d'Israël), deux nouvelles générations sont nées des premiers réfugiés. L'après-guerre signifie également la perturbation de la vie à la maison pour les familles qui sont obligées d'accueillir des réfugiés (Nikolic-Ristanovic 1996). Certaines des personnes déplacées à la suite d'un conflit armé ou de terrorisme politique sont obligées d'aller s'établir dans des pays lointains, d'apprendre de nouvelles langues et de nouveaux moyens de subsistance. Elles doivent péniblement se constituer de nouvelles identités et de nouvelles attaches – une appartenance négociée au pays hôte, à la diaspora et à un « chez-soi » maintenant loin (Brah 1996).

Comme Ann Brazeau l'a fait remarquer quand elle était Coordonnatrice de haut niveau pour les femmes réfugiées au HCNUR, « Pour les femmes réfugiées, les trois 'solutions durables' traditionnelles – le retour volontaire chez elles, l'intégration au pays d'asile, l'établissement dans un troisième pays – posent des problèmes uniques » (Martin 1981:x). Pour des femmes — qui sont responsables non seulement d'elles-mêmes mais aussi d'élever, de surveiller et d'éduquer les enfants —, les camps de réfugiés et les logements surpeuplés sont particulièrement cauchemardesques. Les processus biologiques féminins – la menstruation, la grossesse, l'accouchement et la lactation – deviennent plus pénibles, inconfortables et dangereux. Les femmes et les filles courent continuellement le risque d'être brutalisées et violées par les gardiens du camp et d'autres réfugiés. Les jeunes gens et les garçons risquent d'être recrutés dans des bandes violentes, par des mafiosi et des forces paramilitaires. Parmi les déplacés qui vont s'installer dans des grandes villes, ce sont les garçons que l'on voit le plus souvent vivre dans la rue. Qu'arrive-t-il aux filles? Carolyn Nordstrom effectue des recherches sur des

situations de ce genre; elle a vu des garçons et elle a vu des femmes. Elle s'est toutefois inquiétée de l'invisibilité des filles. « À l'extérieur des familles, elles ont disparu du paysage; il n'y avait pas d'organismes pour diriger leur vie, pour parler ou échanger, ni pour mettre sur pied des programmes de rétablissement, elles n'ont jamais parlé à la radio, leurs propos n'ont jamais paru dans les journaux, les politologues ne les ont pas citées, les organisations non gouvernementales ne les ont pas interviewées » (Nordstrom 1998). De nombreuses filles disparaissent par séquestration domestique ou dans la prostitution.

### **Le relèvement après un conflit violent**

Après la guerre, il faut reconstruire les infrastructures. L'environnement doit être dépollué, la végétation replantée et les moyens de subsistance réinventés. Normalement, les capitaux manquent et le pays s'endette encore plus pour entreprendre le relèvement. Et voilà que l'étai se resserre. Le pays peut même faire l'objet de sanctions économiques d'autres pays pour punir les dirigeants de leurs péchés. Tout comme la destruction, le défi du relèvement se présente différemment pour les hommes et pour les femmes.

Les hommes et les femmes qui ont combattu ont besoin de se recycler pour trouver du travail, mais les femmes risquent aussi d'affronter l'ostracisme de leur collectivité et la volte-face de leurs compagnons qui attendent d'elles qu'elles réintègrent leurs rôles typiquement féminins d'avant la guerre. Bien des femmes seront devenues veuves et chef de famille monoparentale et dépendront de leur propre capacité à gagner un revenu afin de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. En l'absence d'emplois adaptés à leurs capacités, d'accès à une formation, et parce qu'elles n'ont pas de capital, de crédit ou de terre, bien des femmes s'enlisent encore plus dans la pauvreté qu'elles connaissaient avant que la guerre n'éclate. La prostitution est souvent leur seul espoir de revenu. Un rapport de la Banque mondiale sur le Salvador, soigneusement préparé dans l'optique de la problématique hommes–femmes, souligne que les femmes ont moins bénéficié que les hommes des programmes gouvernementaux de distribution des terres. Beaucoup de femmes utilisent des systèmes de prêt non réglementés, obtiennent des prêts moins élevés et sont considérées comme un plus grand risque (Banque mondiale 1996).

Le rapport précise également que les hommes et les femmes utilisent les ressources de manières différentes – le bois et l'eau, par exemple. L'environnement aura sans doute été endommagé ou négligé durant les années de crise. À cet égard, le Salvador ne peut probablement pas faire concurrence à l'Iraq après la guerre du Golfe, où il y a eu une contamination massive par des matières radioactives, du pétrole et des produits chimiques. Mais ce petit pays « constitue lui aussi un véritable désastre environnemental... Depuis la Deuxième Guerre mondiale, le secteur capitaliste des exportations, avec l'aide de la Banque mondiale et de l'Agence américaine pour le développement international, a entrepris un modèle de développement qui a favorisé des cultures d'exportation, telles que le café. Ce faisant, d'énormes étendues de terres ont été détruites, les forêts ont été coupées et on a utilisé des pesticides nocifs. De plus, les problèmes écologiques ont été aggravés par la guerre et la militarisation. Les conflits militaires étaient des luttes à propos de terres et de modèles de développement, des

affrontements entre des paysans et le secteur capitaliste des exportations. Les forces militaires tant du Salvador que du Guatemala ont suivi les politiques « de la terre brûlée » du Vietnam où des régions entières ont été déboisées et brûlées, accélérant ainsi le déclin écologique (Turpin 1996:7).

Malgré les horreurs de la tyrannie et de la guerre, les femmes se relèvent parfois de ces situations plus émancipées. Prenons l'exemple du Tchad. Jusqu'à l'explosion de la guerre civile en 1979, la société tchadienne était patriarcale, ne reconnaissant que les hommes comme soutiens de famille, propriétaires de biens, chefs de famille et décideurs. La guerre a changé tout cela. Les femmes ont inventé de nouvelles façons de gagner de l'argent pour que leurs familles survivent. Elles ont commencé à voyager et à faire du commerce sur de grandes distances, à développer des réseaux commerciaux et des plans d'épargne (Women's Commission of the Human Rights League of Chad 1998:127).

Partout dans le monde on parle néanmoins de femmes qui, une fois la crise réglée, ont perdu l'autonomie pour laquelle elles avaient tant travaillé. Alya Baffoun avait dit du monde arabe que « les femmes qui ont massivement contribué aux mouvements nationalistes de libération ont été reléguées à l'arrière-scène politique et aux secteurs économiques moins importants une fois l'État national établi » (Baffoun 1994). L'histoire se répète au Nicaragua (De Volo 1998), en fait après pratiquement toutes les luttes anti-impérialistes (Jayawardena 1986) et de nombreux mouvements de résistance.

Par conséquent, la société civile reconstituée après la guerre ou la tyrannie reflète rarement les visions des femmes et les récompense rarement des efforts déployés. La possibilité de changement qui se présente momentanément ne sert pas souvent à mettre en place des transformations véritables et durables des rapports hommes-femmes. Des efforts sont peut-être déployés pour faire disparaître l'inimitié en réorientant les rapports ethniques et nationaux, mais on laisse généralement les rapports hommes-femmes et de classes revenir à ce qu'ils étaient avant le conflit. Les vieux privilèges sont peut-être en train d'être éclipsés mais une nouvelle élite commerciale, une nouvelle pègre et une force policière réformée voient le jour – et les hiérarchies masculines familiales reprennent leur place. Des systèmes de moralité et d'autorité remaniés sont imposés de nouveau – par les mêmes vieux patriarches. Au lieu de tirer parti des compétences et de la confiance forgées chez certaines femmes dans le feu de la guerre, c'est la bonne vieille division du travail selon les sexes qui est rétablie, tant à la maison que sur le marché du travail. La production reprend à nouveau et les femmes retournent à leurs machines à coudre. Le tourisme renaît, mais c'est maintenant le tourisme du sexe. Les importations étrangères sont à nouveau possibles, mais ce sont des armes que l'on achète, pas du matériel médical.

### **L'aide, la justice et la réconciliation**

Au fur et à mesure que la guerre s'éloigne, les zones de combat voient arriver en masse les forces internationales de maintien de la paix et les organismes humanitaires. Ceux-ci imposent un cessez-le-feu et nourrissent les affamés, mais parfois ils constituent eux-mêmes un problème. Les rôles de maintien de la paix de l'ONU peuvent offrir la

possibilité de parvenir à des forces militaires moins masculines. Cynthia Enloe nous dit que les nouvelles soldates volontaires de la Finlande servent dans le contingent finlandais fourni aux Nations Unies, et l'armée australienne a récemment déployé ses premières soldates au Cambodge au service de l'ONU. Toutefois, dit-elle, nous en savons « peu sur ce qui arrive au sens de liberté d'action masculine d'un soldat lorsqu'il porte le casque ou le brassard bleu de l'ONU » (Enloe 1993:33, 35). Des plaintes de violence à l'endroit de prostituées trop jeunes et de viol ont été portées contre du personnel de l'ONU.

Les organismes humanitaires internationaux et les ONG sont indispensables pour réparer les dégâts faits par la guerre. Les femmes sont plus visibles dans leur travail que dans de nombreuses autres sphères d'emploi. Les organismes internationaux fonctionnent souvent du haut vers le bas et puis vers l'extérieur par l'entremise d'organisations nationales et régionales et de groupes populaires locaux (GPL) qui travaillent au développement. « Plus de 200 000 GPL existent en Asie, en Afrique et en Amérique latine, plus de la moitié d'entre eux étant mis sur pied par des femmes (Durning 1989, cité dans Fisher 1996). Tous les organismes toutefois n'ont pas de politique visant la constitution de capacités locales, et certains créent accidentellement une dépendance. L'aide humanitaire peut créer des déséquilibres sociaux, comme au Guatemala où la distribution inégale de l'aide a alimenté de nouveau des conflits (Mauricio Valdez, directeur adjoint du PNUD, Guatemala, cité dans Banque mondiale 1998b:6). Par ailleurs, les femmes font souvent le travail dans les organismes et les ONG sans participer à l'étape de prise de décisions (Fisher 1996).

La haine est le survivant le plus coriace de la guerre et de la répression politique. Les processus de justice punitive, de divulgation de la vérité et de réconciliation sont donc importants au rétablissement social. Les crimes de guerre et de tyrannie, comme nous l'avons vu, ont une dimension sexospécifique. Jusqu'à tout récemment, le viol a rarement fait l'objet de poursuites devant les tribunaux de guerre en tant que violation des droits humains des femmes. La culpabilité face à la prostitution forcée des « femmes de réconfort » n'a jamais été reconnue dans les traités de paix signés par le Japon après la Deuxième Guerre mondiale, et ni les États-Unis ni les forces alliées n'en ont tenu compte quand ils ont évalué le montant des réparations (Sancho 1997). En tout cas, il faut faire preuve d'une diligence particulière pour porter les cas de viol devant la justice d'une manière qui permette de protéger les femmes témoins contre d'autres sévices.

Il n'est pas garanti que les processus « de vérité et de réconciliation » n'ignorent pas la problématique hommes–femmes. La Commission sur la vérité et la réconciliation en Afrique du Sud a encouragé le débat public sur son mandat. Beth Goldblatt et Sheila Meintjes ont décidé de profiter de cette occasion pour demander une analyse sexospécifique. Leur présentation a montré comment la situation des femmes sous l'apartheid signifiait que leurs souffrances étaient différentes de celles des hommes. Elles n'ont toutefois pas manqué de souligner que les femmes, tout comme les hommes, sont divisées par la race, la classe et l'idéologie – et que « les femmes qui ont été espionnes, indicatrices de police, gardiennes de prison et même tortionnaires étaient toutes des figurantes dans le tableau complexe de notre passé » (Goldblatt et Meintjes 1998).

En période d'après-conflit, on parle beaucoup de consolider la société civile et les structures démocratiques. La société civile bénéficie d'une organisation autonome populaire de grande ampleur et les femmes font du bon travail en ce sens. Leurs énergies sont toutefois souvent utilisées sans qu'on leur en reconnaisse le mérite. La démocratie participative signifie que l'on tient compte de toutes les voix, mais les femmes ne font pas souvent partie de la prise de décisions politiques. Niloufar Pourzand fait remarquer qu'aucun des partis politiques qui doivent établir la paix en Afghanistan n'entend donner aux femmes le droit de vote. « Alors, si on en arrive à la paix et aux élections, les femmes seront exclues du processus » (communication personnelle).

### **Le continuum sexospécifique de la violence**

Tout en m'efforçant de mettre de l'ordre dans le contenu de cet article, je constate plus clairement ce que signifie le « continuum » de la violence. La violence, par exemple, est sexualisée et fonction de la problématique hommes-femmes non seulement sur le plan domestique mais bien jusque sur le plan international. La violence politique et les conflits armés ne sont pas séparés – l'un déborde sur l'autre. Il n'est pas non plus très utile de définir des moments distincts tels que « avant », « pendant » et « après » le conflit. La violence se retrouve en chacun et les processus de paix peuvent aussi être présents à chaque moment. Les processus internationaux, que certains ont appelé le « nouveau désordre mondial », créent une dynamique nouvelle et dangereuse dans les rapports entre les grandes nations, les puissantes entreprises multinationales et les régions et marchés plus vulnérables (Duffield 1990). Il faut alors comprendre que des épisodes de violence de part et d'autre du monde sont rattachés.

Par conséquent, le continuum traverse les plans social, économique et politique. J'ai essayé de montrer que les rapports sexospécifiques pénètrent tous les autres rapports, y compris ceux du pouvoir économique, et toutes les institutions, de la famille à l'entreprise multinationale. Pour toutes ces raisons, une approche sexospécifique semble parfois jeter la lumière sur le social, le culturel. Elle peut sembler suggérer, surtout lorsque le conflit en question se déroule sur le terrain d'un pays non occidental, moins développé, que le problème se trouve au sein d'un peuple aveugle et haineux. Elle peut détourner l'attention de la responsabilité qui incombe aux acteurs nationaux et internationaux qui influencent ces gens et façonnent leur monde. Comme le disait Nick Stockton d'OXFAM lors d'une conférence de la Banque mondiale l'année dernière, « En expliquant l'éclatement d'un conflit violent comme étant un déficit d'ordre social, les racines du problème sont alors commodément situées dans le profil psychologique de la société en question, déchargeant ainsi la politique de libéralisation économique de toute part de blâme pour l'échec du contrat social (Banque mondiale 1998b).

Les institutions financières internationales entendent de toute évidence les arguments disant que leurs politiques à l'endroit des pays débiteurs sont peut-être la source de l'effritement social et de la violence. Le FMI se préoccupe de la « dimension sociale » (FMI 1995). Le service de l'évaluation des opérations de la Banque a émis l'avertissement suivant : « S'il n'est pas entrepris de manière appropriée et s'il n'accorde pas une place spéciale aux besoins sociaux, le mécanisme de rajustement peut aggraver

les situations de conflit ou créer de nouvelles disparités pouvant provoquer de nouveaux conflits. » (*Synthesis Report on the World Bank's Experience with Post-Conflict Reconstruction*, cité dans Banque mondiale 1998b)

Entretenir ou approfondir les inégalités est une manière dont les établissements financiers internationaux peuvent exacerber la violence. Nat Colletta, directeur de l'unité après-conflit, précise que le fait de se pencher sur l'inégalité, l'exclusion et l'indignité est en soi la meilleure façon de prévenir un conflit (Banque mondiale 1998b:4). C'est dans cet esprit que la Banque a instauré une solide politique sur l'égalité des sexes et la sensibilisation à la problématique hommes–femmes (Banque mondiale 1997). Tout récemment, elle a déployé des efforts pour que cette politique sorte du ghetto des unités de femmes pour s'étendre à l'ensemble des services et des fonctions de la Banque (Moser 1998). Le défi est alors de rendre opérationnelles ces politiques clairement formulées. Malheureusement, dans de nombreuses institutions, « l'intégration » des sexes signifie souvent « oublions tout cela ».

Si la violence est un continuum, il semble qu'il faille faire appel à une théorie intégrée pour la comprendre. La réduction de la violence exige une stratégie cohérente reliant la Banque mondiale et d'autres bailleurs de fonds, l'ONU et d'autres organisations internationales, les décideurs dans les pays créditeurs et débiteurs, et les ONG. Dans ce contexte, une stratégie fondée sur les rapports hommes–femmes doit aussi faire preuve de cohérence. Par exemple, ce qu'on a appris dans « les femmes et le développement » devrait éclairer la politique sur « la problématique hommes–femmes et les conflits ».

Quelles sont les répercussions de cette analyse féministe de la problématique hommes–femmes sur l'action nécessaire pour prévenir la guerre, mettre un terme à la violence politique ou réconcilier les sociétés après les effusions de sang? En principe, comme nous l'avons vu, la sensibilité à la problématique hommes–femmes fait appel à une sensibilité envers la « différence ». Elle nous invite à voir comment les hommes et les femmes peuvent se positionner différemment, vivre des expériences différentes, avoir des besoins différents et présenter des forces et des compétences différentes; elle nous invite à voir que selon les cultures, ces différences s'expriment différemment. Par ailleurs, elle nous invite à remarquer les rapports entre les sexes – à voir comment ils façonnent des institutions comme la famille, l'armée, l'État, comment ils s'entrecroisent avec les rapports de classes et les rapports ethniques, et comment ils sont pénétrés par le pouvoir, l'oppression et l'exploitation. Bien sûr, l'invitation n'est pas qu'à regarder. Nous sommes aussi invités à agir en vue d'ouvrir la voie aux transformations.

L'analyse ci-dessus a montré les différentes phases et manifestations de certaines des caractéristiques sexospécifiques de la violence politique et des conflits armés. Il serait répétitif de les convertir une à une en recommandations. Le sommaire suivant est toutefois proposé...

## Répercussions de cette analyse pour la Banque mondiale et d'autres acteurs internationaux

1. En période de violence politique et de conflit armé et dans le contexte des processus connexes de cessez-le-feu et de paix :

Il faut tenir compte de l'expérience et du positionnement différents des femmes et des hommes dans (i) les groupes militarisés, (ii) les populations civiles visées, et (iii) les mouvements contre la guerre et les mouvements démocratiques, et prévoir à leur égard des stratégies qui sont sensibles à la problématique hommes-femmes et font la différenciation nécessaire.

2. En période de paix relative, avant et après des épisodes de répression, de sédition et de guerre :

Il faut tenir compte de l'expérience et du positionnement différents des femmes et des hommes (i) dans les structures familiales, communales et nationales, (ii) en matière d'activité économique et surtout de difficulté économique, et (iii) dans la société civile et la vie politique, et prévoir à leur égard des stratégies qui sont sensibles à la problématique hommes-femmes et font la différenciation nécessaire.

3. À tout moment, en situation de violence relative et de paix relative :

Les rapports de pouvoir sexospécifiques devraient être exposés. Le contenu sexospécifique des représentations médiatiques, du symbolisme officiel et populaire et des moyens d'action devrait être décodé et compris, et faire l'objet de mesures.

La stratégie devrait viser à (i) permettre une égalité et une autonomie plus grandes pour les femmes, (ii) redéfinir les identités fondées sur la sexospécificité – particulièrement les formes de masculinité militarisée –, et (iii) trouver et utiliser un nouveau langage, de nouvelles images et de nouvelles significations autour de la spécificité hommes-femmes, d'une manière qui rende le changement imaginable.

4. Au sein de la Banque mondiale en tant qu'organisme, les politiques devraient viser les objectifs suivants :

Faire en sorte que les sexes soient également représentés dans les postes clés, au centre et sur le terrain.

Utiliser une optique fondée sur la sensibilité aux rapports hommes-femmes dans toute analyse et formulation de politique, d'une manière qui permet de comprendre non seulement les femmes mais aussi les hommes et la masculinité, et non seulement en matière de distribution statistique des sexes mais aussi dans leurs rapports de pouvoir.

Repérer des femmes et des organisations de femmes dans les pays déchirés par la guerre, peu importe les groupes ethniques et les classes sociales, afin d'établir un rapport et de les appuyer.

Rechercher des alliés sensibles à la problématique hommes–femmes au sein des gouvernements et des ONG avec lesquels traite la Banque, et faire en sorte que ces organisations adoptent également une approche semblable.

Au sein des institutions et des organismes engagés dans les politiques visant les investissements mondiaux, l'aide, le commerce et l'endettement, prendre l'initiative de reconnaître l'importance de l'inégalité – entre les économies fortes et les économies faibles, les classes riches et les classes pauvres, et entre les hommes et les femmes – dans la perpétuation du continuum de la violence.

## REMERCIEMENTS

Je suis profondément reconnaissante envers Caroline Moser et Fiona Clark et envers les membres du *Women in Conflict Zones Network*, qui m'ont fait des observations judicieuses à la suite d'une ébauche du présent article. Je suis seule responsable des lacunes qu'il peut encore contenir.

**Professeure Cynthia Cockburn, Ph.D.**  
**Professeure de recherche**  
**Département de sociologie**  
**City University London**  
**Londres EC1V OHB**

## RÉFÉRENCES

- Addis, Elisabetta et al (eds). 1994. *Women Soldiers: Images and Realities*. New York: St.Martin's Press.
- Ahojja-Patel, Krishna. 1991. 'Introduction' to Jeanne Vickers (ed).
- Baffoun, Alya. 1994. 'Feminism and Muslim fundamentalism: the Tunisian and Algerian cases' in Valentine M. Moghadam (ed).
- Boric, Rada and Desnica, Mica Mladineo. 1996. 'Croatia: Three Years After', in Chris Corrin (ed), *Women in a Violent World*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Bracewell, Wendy. 1996. 'Women, motherhood and contemporary Serbian nationalism', *Women's Studies International Forum*, Vol.19, Nos.1/2:25-33.
- Brah, Avtar. 1996. *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. London and New York: Routledge.
- Butalia, Urvashi. 1997. 'A question of silence: Partition, women and the state' in Ronit Lentin (ed) *Gender and Catastrophe*. London and New York: Zed Books.
- Centre for Women's Studies. 1997. *Women and the Politics of Peace: Contributions to a Culture of Women's Resistance*. Zagreb.
- Chenoy, Anuradha M. .1998. 'Militarisation, conflict and women in S.Asia' in Lois Ann Lorentzen and Jennifer Turpin (eds).
- Cockburn, Cynthia. 1998. *The Space Between Us: Negotiating Gender and National Identities in Conflict*. London and New York: Zed Books.
- Collett, Pamela. 1998. 'Afghan women in the peace process' in Lois Ann Lorentzen and Jennifer Turpin (eds).
- Connolly, William E. .1991. *Identity/difference: Democratic Negotiations of Political Paradox*. Ithaca and London: Cornell University Press.
- Curle, Adam. 1971. *Making Peace*. London: Tavistock Publications.
- De Volo, Lorraine Bayard. 1998. 'Drafting motherhood: maternal imagery and organisations in the United States and Nicaragua' in Lois Ann Lorentzen and Jennifer Turpin (eds).

- Drakulic, Slavenka. 1993. 'Women and the new democracy in the former Yugoslavia', in Nanette Funk and Magda Mueller (eds) *Gender Politics and Post-Communism*. London: Routledge.
- Duffield, Mark. 1990. *War and Famine in Africa*. Research Paper No.5. Oxford: Oxfam Publications.
- Durning, Alan B. 1989. 'Action at the grassroots: fighting poverty and environmental decline', *Worldwatch Paper 88*. Washington DC: The Worldwatch Institute.
- Elwert, Georg. Forthcoming 1999. 'Markets of violence', in G.Elwert, S.Feuchtwang and D.Neubert (eds) *The Dynamics of Violence*, Special Issue of *Sociologus*.
- Enloe, Cynthia. 1990. 'Women and children: making feminist sense of the Persian Gulf Crisis', *The Village Voice*, 25 September.
- Enloe, Cynthia. 1991. 'The politics of constructing the American woman soldier' in Elisabetta Addis et al (eds).
- Enloe, Cynthia. 1993. *The Morning After: Sexual Politics at the End of the Cold War*. Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press.
- Fisher, Julie. 1996. 'Sustainable development and women: the role of NGOs' in Jennifer Turpin and Lois Ann Lorentzen (eds).
- Galtung, Johan (1975-1980) *Essays in Peace Research*. Vols 1-5. Copenhagen: Christian Ejlertsen.
- Goldblatt, Beth and Meintjes, Sheila. 1998. 'South African women demand the truth' in Meredith Turshen and Clotilde Twagiramariya (eds).
- Graeff-Wassink, Maria ('The militarisation of women and 'feminism' in Libya' in Elisabetta Addis et al (eds).
- Halim, Asma Abdel. 1998. 'Attack with a friendly weapon' in Meredith Turshen and Clotilde Twagiramariya (eds).
- Hauchler, Ingomar and Kennedy, Paul M. .1994. *Global Trends*. New York: Continuum Publishers.
- International Monetary Fund. 1995. *Social Dimensions of the IMF's Policy Dialogue*. Pamphlet Series, No.47. Washington DC. March.
- Ishtar, Zohi di. 1997. 'A broken Rainbow: Pacific women and nuclear testing' in R. Lentin (ed).

- Jacobson, Ruth. 1999. 'Complicating "complexity": integrating gender into the analysis of the Mozambican conflict', *Third World Quarterly*, Vol.20, No.1: 175-187.
- Jayawardena, Kumari. 1986. *Feminism and Nationalism in the Third World*. London and New Jersey: Zed Books
- Korac, Maja. 1998. *Linking Arms: Women and War in post-Yugoslav States*. Uppsala: Life and Peace Institute.
- Lentin, Ronit (ed). 1997. *Gender and Catastrophe*. London and New York: Zed Books.
- Lorentzen, Lois Ann. 1998. 'Women's prison resistance: *testimonios* from El Salvador' in Lois Ann Lorentzen and Jennifer Turpin (eds).
- Lorentzen, Lois Ann and Turpin, Jennifer (eds). 1998. *The Women and War Reader*. New York and London: New York University Press.
- Maguire, Sarah. 1998. 'Researching "a family affair": domestic violence in former Yugoslavia and Albania', in Caroline Sweetman (ed) *Violence Against Women*. Oxford: Oxfam Publications.
- Martin, Susan Forbes. 1991. *Refugee Women*. London: Zed Books.
- Meznaric, Silva. 1994. 'Gender as an ethno-marker: rape, war and identity politics in the former Yugoslavia', Valentine M. Moghadam (ed) *Identity, Politics and Women: Cultural Reassertions and Feminisms in International Perspective*. Oxford: Westview Press.
- Moser, Caroline O.N. et al. 1999. *Mainstreaming Gender and Development in the World Bank: Progress and Recommendations*. World Bank. Washington DC.
- Nikolic-Ristanovic, Vesna. 1996. 'War and violence against women' in Jennifer Turpin and Lois Ann Lorentzen (eds).
- Nordstrom, Carolyn. 1998. 'Girls behind the (front) lines' in Lois Ann Lorentzen and Jennifer Turpin (eds).
- Pateman, Carole. 1988. *The Sexual Contract*. Cambridge: Polity Press.
- Peries, Sharmini. 1998. 'Metamorphosis of the Tamil woman in the nationalist war for Eelam', York University, Toronto, Canada, Paper prepared for the Women in Conflict Zones Network Conference, Hendaya, Sri Lanka, December. Unpublished.
- Peterson, V.Spike and Runyan, Anne Sisson. 1993. *Global Gender Issues*. Boulder: Westview Press.
- Rose, Paula. 1995. 'The NATO Alerts Network' in Georgina Ashworth (ed) *The Diplomacy of the Oppressed*. London and New Jersey: Zed Books.

- Roseneil, Sasha. 1995. *Disarming Patriarchy: Feminism and Political Action at Greenham*. Buckingham and Philadelphia: Open University Press.
- Ruddick, Sara. 1990. *Maternal Thinking: Towards a Politics of Peace*. London: The Women's Press.
- Rupp, Leila.J. 1997. *Worlds of Women: The Making of an International Women's Movement*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.
- Samuel, Kumudini. 1998. 'Women's activism and peace initiatives in Sri Lanka'. Paper prepared for Women in Conflict Zones Network Conference, Hendaya, Sri Lanka, December. Unpublished.
- Sancho, Nelia. 1997. 'The "comfort women" system during World War II: Asian women as targets of mass rape and sexual slavery by Japan' in Ronit Lentin (ed).
- Seifert, Ruth. 1995. War and rape: a preliminary analysis' in Alexandra Stiglmayer (ed) *Mass Rape: The War Against Women in Bosnia-Herzegovina*. Lincoln and London: University of Nebraska Press.
- Sharoni, Simona. 1995. *Gender and the Israeli-Palestinian Conflict: The Politics of Women's Resistance*. New York: Syracuse University Press.
- Turpin, Jennifer and Lorentzen, Lois Ann (eds). 1996. *The Gendered New World Order: Militarism, Development and the Environment*. New York and London: Routledge.
- Turshen, Meredith and Twagiramariya, Clotilde (eds). 1998. *What Women Do in War Time: Gender and Conflict in Africa*. London and New York: Zed Books.
- United Nations High Commissioner for Refugees. 1998. *Refugees and Others of Concern to UNHCR: 1997 Statistical Overview*. Geneva. July.
- Vickers, Jeanne. 1991. *Women and the World Economic Crisis*. London and New Jersey: Zed Books.
- Volman, Daniel. 1998. 'The militarisation of Africa' in Meredith Turshen and Clotilde Twagiramariya (eds).
- Waintrater, Regine. 1993. 'Living in a state of siege', in Barbara Swirski and Marilyn P.Safir (eds), *Calling the Equality Bluff: Women in Israel*. New York and London: Athene Series, Teachers College Press.
- Women in Black (1994, 1997) *Women for Peace*. Belgrade: Women in Black.

Women's Commission of the Human Rights League of Chad. 1998. 'Women denounce their treatment in Chad' in Meredith Turshen and Clotilde Twagiramariya (eds).  
Woodward, Susan L. .1995. *Balkan Tragedy: Chaos and Dissolution After the Cold War*. Washington: The Brookings Institution.

World Bank. 1996. 'El Salvador: Moving to a gender approach – issues and recommendations', Report No. 14407-ES, Washington DC, June 12.

World Bank. 1997. *At a Turning Point: New Opportunities for Gender Equality in the World Bank Group*. Washington DC. March.

World Bank. 1998a. *Post-Conflict Reconstruction: the Role of the World Bank*. The World Bank. Washington DC.

World Bank. 1998b. *Conflict Prevention and Post-Conflict Reconstruction: Perspectives and Prospects*. Washington DC. August.

World Bank. 1999. *Violence in Colombia: Building Sustainable Peace and Social Capital*. Report No. 18652-CO. Washington DC.

Yuval-Davis, Nira. 1985. 'Front and rear: the sexual division of labour in the Israeli Army', *Feminist Studies*, No.3.

Yuval-Davis, Nira. 1997. *Gender and Nation*. London, Thousand Oaks, New Delhi: Sage Publications.